

du secours à Orléansville, comme si, là-bas, ils ne vont pas deviner que ça chauffe par ici.

Les feux de l'ennemi s'étendaient maintenant en demi-cercle sur plusieurs kilomètres.

— Les lascars veulent nous effrayer, fit Camuset en riant. Ils espèrent, en faisant flamber des branchettes de tous côtés, nous faire croire qu'ils sont tout un corps d'armée ; c'est une vieille ficelle que je connais ; elle est usée.

Il finissait à peine de parler, qu'une fusillade terrible éclata à peu de distance.

Les sentinelles revenaient en courant.

Elles sautèrent dans le retranchement.

— Les Kabyles sont sur nous, firent-elles, essoufflées.

La nuit était sans lune.

On ne voyait l'ennemi que par l'éclair des détonations.

— Baïonnette au canon, commanda Camuset. On ne tirera qu'à bout portant.

« Ceux qui ont des armes à tir rapide continueront le feu, les autres taperont dans le tas à la baïonnette... Prenez vos positions... Pas de précipitation... de l'ensemble.

Les Kabyles s'avançaient en poussant d'épouvantables hurlements. Ils firent une nouvelle décharge de leurs armes sans causer de mal parmi la petite troupe bien protégée.

Cependant, ils n'osaient s'avancer dans l'espace découvert.

Camuset répétait :

— Ne tirez pas, attendez qu'ils soient à bonne portée et groupés.

Les Kabyles continuaient leurs hurlements et leurs mousqueteries.

On ne distinguait toujours dans la nuit sombre que des traits de feu vite éteints et, à ces lueurs fugitives, quelques silhouettes confuses.

Comme les Kabyles s'entêtaient à tirer au jugé, sans avancer mais en hurlant comme des possédés, Camuset pensa :

— Il y a quelque chose là-dessous. Ces crasseux nous amusent ici pendant qu'ils manigancent quelque coup ailleurs ; c'est pas naturel, ces esbrouffes-là !

Le petit nègre Zabira, à qui personne n'avait fait attention, entra dans le retranchement et dit quelques mots à l'oreille de Renaud.

Aussitôt celui-ci s'approcha de Camuset :

— Ces coquins nous tournent, lui dit-il ; Zabira a vu des burnous ramper dans les vignes.

— Ah ! tonnerre ! s'exclama l'ancien soldat ; il faut aller prévenir nos tirailleurs de descendre de la terrasse où ils sont en observation inutilement.

« Monsieur de Pervençère, restez ici, je vais aller chercher nos hommes et les placer convenablement. Nous prendrons ces moricauds entre deux feux.

Il remonta le coteau en courant.

Une demi-heure après, une fusillade éclatait de tous côtés en haut de la colline.

En même temps, les Kabyles s'élançaient à l'assaut du retranchement où se tenaient Renaud et ses amis.

Camuset ne revenait pas.

Renaud prit le commandement de la petite troupe.

Les Kabyles furent repoussés trois fois avec de grandes pertes. Trois colons furent tués, cinq autres blessés.

Renaud crut devoir battre en retraite vers la ferme avec ce qui lui restait de combattants.

Camuset, entouré par une nuée de Kabylos, se défendait en désespéré.

Il allait succomber sous le nombre sans Renaud et ses hommes qui le dégagèrent.

Des Kabyles, à l'aide d'une poutre, tentaient de briser la porte charretière pour pénétrer dans la ferme.

On entendait les cris d'effroi des femmes enfermées à l'intérieur.

La situation était terrible.

Les colons se formèrent en carré. Les uns tiraient sur les Kabyles qui assaillaient la ferme, les autres faisaient face à ceux qui s'étaient emparés du retranchement de la citerne et qui s'avançaient en poussant des cris de triomphe.

Ils se croyaient sûrs de la victoire ; les Français étaient pris entre deux feux.

La situation changea en quelques instants.

Camuset et ses tirailleurs abattirent les Kabyles qui attaquaient la ferme ; ceux qui ne furent pas atteints par les feux de salve se dispersèrent, disparurent dans la nuit.

On profita de ce succès ; tous se précipitèrent vers les ennemis que Renaud tenait en respect, et d'un élan furieux les poussèrent à coups de baïonnettes hors des retranchements.

Le jour venait.

Du côté des colons, les pertes étaient sensibles. On releva les morts et les blessés. On rétablit les retranchements.

Pendant que les femmes, dans l'intérieur de la ferme, soignaient les blessés, les hommes valides reprenaient leur place de combat.

Quelques-uns descendirent pour chercher de l'eau à la citerne. Ils

remontèrent, les traits contractés par le désespoir ; les Kabyles avaient brisé la voûte qui s'était effondrée, comblant de ses débris la réserve d'eau.

Ils avaient jeté dedans les sacs de terre, les pierres, les branches, tout ce qu'ils avaient pu trouver.

Les malheureux, qui souffraient de la soif, furent pris de fureur. Quelques-uns, comme atteints de folie, jetèrent leurs armes à terre en poussant des cris.

D'autres, frappés de stupeur, se couchaient sur le sol et ne bougeaient plus.

Camuset ne perdit pas son sang-froid.

— Nous avons de l'eau à la ferme, dit-il. Allons, tout le monde debout ! Les Kabyles peuvent revenir en force, il n'est que temps de filer d'ici !

Il n'avait pas fini de parler qu'une nuée de cavaliers s'élança au galop contre eux. La terre en tremblait.

C'était toute une foule de farouches enfants des grandes tentes montée sur de superbes et rapides chevaux qui se précipitaient sur les infortunés colons. Une fusillade bien nourrie arrêta néanmoins l'élan, mais plusieurs des arabes réussirent à pénétrer dans les rangs et quelques morts et de nombreux blessés jonchèrent bientôt le sol, autour de la citerne.

Camuset et Renaud se multipliaient, mais sans grand chance de succès, car les colons épuisés, ne combattaient plus qu'avec le courage du désespoir.

Néanmoins, ils gagnaient vers la ferme, se retournant de temps à autre pour repousser, par des coups bien dirigés, les plus ardents de leurs ennemis.

Quand ils furent presque arrivés à la porte la fusillade des occupants de la terrasse vint à leur secours et ils réussirent enfin, après quelques minutes d'une terrible anxiété, à pénétrer dans l'habitation.

A ce moment les Arabes semblèrent se consulter, puis, tournant bride, brusquement, ils disparurent dans les broussailles.

Cependant les souffrances des assiégés augmentaient d'heure en heure.

L'espoir même qui, un instant, les avait soutenu, n'existait plus et beaucoup d'entr'eux assis par terre, la tête entre les mains, semblaient ne plus même se préoccuper de la terrible situation qui n'avait cessée d'être la leur.

Camuset, de concert avec Renaud et quelques autres, décida qu'il fallait profiter de la première occasion favorable, une nuit bien obscure, pour envoyer un émissaire jusqu'au plus prochain poste français.

Mais qui se sacrifierait pour une pareille mission ?

Qui affronterait les terribles dangers d'un passage à travers les lignes serrées formées par l'ennemi et tenterait, dans l'état d'affaiblissement ou chacun des assiégés se trouvait, de rejoindre un poste éloigné de dix à quinze lieues au moins ?

— Qu'on tire au sort, dit une voix, nous sommes tous égaux.

Cette proposition fut acceptée, et Camuset se disposait à écrire les noms sur les bulletins lorsque le petit nègre Zabira s'avança :

— Tirer sort, pas bon, dit-il. Blanc pris par Kabyles tout suite et cou coupé ; Zabira noir sortira, passera Kabyles, ira chercher Français ; Zabira malin, Zabira pas pris par Kabyles ; si pris, Zabira pas cou coupé, Zabira bon nègre.

Il riait, content par avance du bon tour qu'il allait jouer à l'ennemi.

— Je ne sais, dit Camuset, si nous devons accepter le dévouement de ce pauvre enfant ?

Zabira se jeta aux genoux de Renaud :

— Sidi, permets à Zabira de partir... Zabira ramènera secours ; bons Français avec fusils, tonnerre... Français tueront Kabyles, tous Kabyles tués... maîtresse sauvée... tous sauvés !

Il fallut consentir à accepter sa proposition.

Par la première nuit sans lune, à l'aide d'une corde, on le descendit de la terrasse dans un angle de mur complètement obscur.

En même temps on faisait une démonstration du côté opposé pour détourner l'attention de l'ennemi.

On attendit le jour dans une affreuse anxiété.

On n'entendit rien de suspect. Pas de cris de triomphe, pas de coups de feu.

La journée se passa, puis une autre, puis la semaine entière.

Pas de nouvelles de l'enfant.

Zabira avait-il donc été pris et tué par les Kabyles ?

Ceux-ci, sans doute, n'avaient pas trouvé le trophée assez éclatant pour l'exhiber triomphalement devant la petite garnison de la ferme Camuset.

Non, le petit nègre n'avait pas été pris par les Kabyles ; il avait glissé à travers leurs lignes comme une couleuvre sous la brousse.

Non seulement il n'avait pas été pris par l'ennemi, mais il s'était offert, à son compte, un cheval qui, détaché du piquet, faisait un tour de promenade.

Zabira lui était sauté sur le dos, et, lui faisant un mors et une